

selle la dérangeait à tout instant, réclamant d'elle les plus futiles services, enfin Maritza la considérait comme sa chose, la traitant en petite esclave créée pour lui complaire.

Les fillettes dinaient à part, dans la salle à manger attenante à leurs salons. Mademoiselle présidait. Pour Tiomane ce repas était un supplice. Au déjeuner, devant les maîtres, l'institutrice, trop adroite pour découvrir son jeu, se bornait à l'indifférence, sans manquer toutefois de mettre en évidence les nombreuses petites fautes de tenue de la paysanne. Le soir, Mademoiselle épenchait tout son fiel. Quiqu'elle fût, Tiomane encourait les plus rudes semonces : son silence était hypocrisie, chacune de ses paroles une sottise. — On ne saurait croire jusqu'à quel point de stupidité et de méchanceté peut atteindre la malveillance, même chez une personne intelligente. — Et les moqueries sur la figure, le teint de chaudron, la tournure de gardeuse d'âne, sur cette lèvre si niaisement retroussée. . . . Maritza, inconsciemment cruelle, riait, tandis que le cœur de Tiomane bondissait dans sa poitrine.

En ce sentiment de stricte justice particulier aux enfants, la pauvre victime eût admis les durs reproches sur son ignorance, sur sa gaucherie, sur son accent, en même temps qu'elle estimait naturel de continuer, dans la maison opulente, ce métier de servante qui avait été le sien dans la chaumière picarde. Mais là, au moins, les rudesses du père Jean se trouvaient souvent compensées par quelque bonne naïve parole de sa femme, et surtout par les baisers si francs des marmots qui l'adoraient. Maintenant nul ne l'aimait. Sa marraine se détachait de plus en plus. Le consul, quoique juste et même indulgent, lui faisait peur. Maritza, qu'elle eût si volontiers considérée comme une sœur chérie, tenait, par son petit air imposant, sa triste humilité à distance. En dépit du rapprochement d'âge des deux enfants, de leur vie en commun, l'une n'était vraiment que la suivante de l'autre. Mademoiselle de Sorgue portait haut l'orgueil de sa supériorité, et l'institutrice, par des insinuations constantes, n'avait garde de la lui laisser oublier, veillant à empêcher toute familiarité, toute intimité entre ses élèves. Dans l'opulent palais, jusqu'aux visiteurs faisaient sentir à l'étrangère l'infériorité si marquée de sa condition. Pour eux aussi, elle ne comptait pas, délaissée dans son coin quand toutes les adulations entouraient Maritza, ses compagnes de jeux elles-mêmes attentionnées et soumises envers la fille du consul, indifférentes ou exigeantes, volontairement blessantes avec la protégée. — Et elle évoquait ces clameurs de bienvenue qui les accueillaient, elle et sa carriole, sur la plage de Berck, la considération de ses camarades, cette bienveillance générale qui la transportait d'aise et de fierté. — Dans toute situation, il y a une première place qui vaut une royauté pour celui qui l'occupe. — Déjà formée à la pensée par la souffrance, elle comparait et regrettait. Le bonheur était dans le passé, dans la misère d'autrefois. Sa richesse d'aujourd'hui ne lui valait que rebuffades et mortifications.

Malgré tout, l'enfant porte en soi un tel besoin d'oubli, de renouvellement ; elle est poussée d'un si bel élan vers la vie, vers l'espérance, vers le plaisir, que cette existence sombre offrait de réelles embellies. Parfois les deux fillettes accompagnaient madame de Sorgue dans sa promenade de l'après-midi. Un splendide équipage conduisait ces dames au *Jardin*. La marraine qui exhibait les modes parisiennes et les imposait, s'y montrait